

Université de Damas

جامعة دمشق

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

كلية الآداب والعلوم الإنسانية

Département de Langue et de Littérature françaises

قسم اللغة الفرنسية وآدابها

4^{ème} année - Le roman 2^{ème} semestre

مادة الرواية - السنة الرابعة فصل 2

Dr. Maha Bayari

د. مها بياري

Cours du 9/4/2020 de 8h00 à 10h00

La peste (1947) Albert Camus (1913-1960)

Edition utilisée :

La peste — Albert Camus — pdf & epub - Lyber

lyber.org › livre › albert-camus › la-peste

La peste. Albert Camus · Télécharger (pdf)

Le début de *La Peste* (1947) (P.P. 11-27) de Camus décrit la ville d'Oran et ses habitants avant la déclaration de l'état de la peste. Il s'agit d'un crescendo de peur et de panique avec l'augmentation de nombre de rats morts et les symptômes d'une maladie inconnue comme le cas du concierge M. Michel. Cependant, une touche d'humour, de dérision et d'ironie se trouve au milieu de cette tragédie.

Le chapitre trois (P.P. 28-34) reprend les événements de la même période, mais selon un autre témoin. « La mort du concierge, il est possible de le dire, marqua la fin de cette période remplie de signes déconcertants et le début d'une autre, relativement plus difficile, où la surprise des premiers temps se transforma peu à peu en panique. »

Le temps du verbe au début du récit est le passé simple, mais l'emploi du présent dans la suite simule un arrêt dans la chronique et donne une explication sur le travail du narrateur.

« Cependant, avant d'entrer dans le détail de ces nouveaux événements, le narrateur croit utile de donner sur la période qui vient d'être décrite l'opinion d'un autre témoin. Jean Tarrou, qu'on a déjà rencontré au début de ce récit, s'était fixé à Oran quelques semaines plus tôt et habitait, depuis ce temps, un grand hôtel du centre. » Tarrou est donc étranger, les raisons de son séjour à Oran sont inconnues. Il écrit des carnets et le narrateur 'inconnu' s'en sert pour sa chronique. « Les premières notes prises par Jean Tarrou datent de son arrivée à Oran. Elles montrent, dès le début, une curieuse satisfaction de se trouver dans une ville aussi laide par elle-même. »

Pour la deuxième fois la ville est qualifiée de laide « La cité elle-même, on doit l'avouer, est laide. » (P.11)

Tarrou se déplace dans la ville et note ce qu'il voit et entend, il est étranger et il s'amuse à tout noter. Les carnets de Tarrou sont censés être lus par le narrateur 'anonyme' et rapportés dans la chronique « Tarrou y mêle encore des dialogues entendus dans les tramways et dans les rues, sans y ajouter de commentaires, sauf, un peu plus tard, pour l'une de ces conversations, concernant un nommé Camps. Tarrou avait assisté à l'entretien de deux receveurs de tramways:

- Tu as bien connu Camps, disait l'un.
- Camps ? Un grand avec une moustache noire ?
- C'est ça. Il était à l'aiguillage.
- Oui, bien sûr.
- Eh bien, il est mort?
- Ah ! et quand donc?
- Après l'histoire des rats. »

Le narrateur 'anonyme' commente les notes ensuite il les cite telles quelles, ici le dialogue entendu dans les tramways. L'histoire des rats préoccupent les oranais à quoi s'ajoute la mort d'un homme.

Ensuite, l'histoire du vieux qui crache de la fenêtre face à l'hôtel est racontée. Un extrait des notes évoque l'état du vieux après la disparition des chats, et l'apparition des rats morts dans les tramways et le veilleur de nuit à l'hôtel qui prévoit le malheur comme le père Paneloux « A l'hôtel, le veilleur de nuit, qui est un homme digne de foi, m'a dit qu'il s'attendait à un malheur avec tous ces rats. " Quand les rats quittent le navire... " Je lui ai répondu que c'était vrai dans le cas des bateaux, mais qu'on ne l'avait jamais vérifié pour les villes. Cependant, sa conviction est faite. Je lui ai demandé quel malheur, selon lui, on pouvait attendre. Il ne savait pas, le malheur étant impossible à prévoir. Mais il n'aurait pas été étonné qu'un tremblement de terre fit l'affaire. J'ai reconnu que c'était possible et il m'a demandé si ça ne m'inquiétait pas.

« — La seule chose qui m'intéresse, lui ai-je dit, c'est de trouver la paix intérieure.

« Il m'a parfaitement compris. »

Les carnets sont écrits à la première personne « je » parce qu'il s'agit de notes personnelles (comme le journal intime ou les mémoires). Tarrou souhaite trouver « la paix intérieure », mais ce n'est qu'en parlant avec le docteur Rieux, et après la fermeture de la ville, qu'il racontera son histoire.

Ensuite, la scène de la famille au restaurant de l'hôtel ne manque pas d'humour et d'ironie. Tarrou est étranger, il ne connaît pas leurs noms donc il s'amuse à donner à chacun des noms d'animaux avec un point commun comique.

« Au restaurant de l'hôtel, il y a toute une famille bien intéressante. Le père est un grand homme maigre, habillé de noir, avec un col dur. Il a le milieu du crâne chauve et deux touffes de cheveux gris, à droite et à gauche. Des petits yeux ronds et durs, un nez mince, une bouche horizontale, lui donnent l'air **d'une chouette** bien élevée. »

La femme est comparée à une souris noire parce qu'elle a une petite taille « Il arrive toujours le premier à la porte du restaurant, s'efface, laisse passer sa femme, menue comme une souris noire, et entre alors avec, sur les talons, un petit garçon et une petite fille habillés comme des

chiens savants. » La comparaison des enfants à **des chiens savants** est aussi comique que celle des parents. Tarrou entend les prénoms et les note : « Philippe et Nicole »

La bonne humeur de Tarrou se reflète dans les scènes qu'il a décrites, le vieux qui crache sur les chats et la famille qui mange au restaurant de son hôtel. Mais, le directeur de l'hôtel s'inquiète et discute avec lui de la fièvre et des rats morts. « C'est à partir de ce moment que les carnets de Tarrou commencent à parler avec un peu de détails de cette fièvre inconnue dont on s'inquiétait déjà dans le public. » (P. 33)

Le même principe est maintenu jusqu'à la fin du chapitre, (comme si) le narrateur inconnu lit les carnets de Tarrou les commentent ou bien en cite des extraits. La fin porte sur la description du docteur Rieux. « A titre documentaire, on peut enfin reproduire le portrait du docteur Rieux par Tarrou. Autant que le narrateur puisse juger, il est assez fidèle : « Paraît trente-cinq ans. Taille moyenne. Les épaules fortes. Visage presque rectangulaire. Les yeux sombres et droits, mais les mâchoires saillantes. Le nez fort est régulier. Cheveux noirs coupés très court. La bouche est arquée avec des lèvres pleines et presque toujours serrées. Il a un peu l'air d'un paysan sicilien avec sa peau cuite, son poil noir et ses vêtements de teintes toujours foncées, mais qui lui vont bien. »

Dans le deuxième chapitre, tous les personnages sont décrits brièvement sauf le docteur Rieux. A ce niveau du récit, le lecteur ne connaît pas l'identité du narrateur, mais il est bien clair que ce dernier fait confiance à Tarrou pour garder le portrait de Rieux et le qualifié d'« assez fidèle. »

L'humour continue, Tarrou regarde attentivement le médecin et note ses petites oubliettes. « Il est distrait au volant de son auto et laisse souvent ses flèches de direction levées, même après qu'il a effectué son tournant. /.../. »

Le troisième chapitre présente les carnets de Tarrou, un témoin important pour la chronique ainsi qu'un personnage actant dans le combat à venir. Une personne ambiguë mais sympathique.

Chapitre quatre

Dès le début du chapitre quatre (P. P. 35-40) le docteur Rieux commence à prendre des mesures de prévention en cas de maladie grave « Le corps du concierge isolé », il voulait le faire même avant sa mort : « il faut l'isoler et tenter un traitement d'exception. » (P. 27). Rieux suspecte une maladie contagieuse c'est pourquoi il discute au téléphone avec le docteur Richard « président de l'ordre des médecins d'Oran, » « pour le questionner sur ces fièvres inguinales. » Il en résulte que les médecins ont besoin d'un arrêt préfectoral pour imposer l'isolement.

Rieux poursuit son travail, il passe chez le vieil asthmatique. C'est le début du mois de mai et de la chaleur. De même, il a accompli sa promesse à Cottard de retarder l'enquête de la police mais sans jamais l'abandonner « le matin où il se rendait rue Faidherbe, afin d'assister à l'enquête sur la tentative de suicide de Cottard. » En attendant le commissaire, Grand invite Rieux chez lui. La description de son modeste appartement reflète la personne « L'employé de mairie habitait deux pièces, meublées très sommairement. On remarquait seulement un rayon de bois blanc garni de deux ou trois dictionnaires, et un tableau noir sur lequel on pouvait lire encore, à demi effacés, les mots « allées fleuries » (P. 36). Il semble que Grand écrit une phrase et l'efface et les seuls mots qui restent au tableau concernent un jardin ou bien un bois et la saison de floraison.

Grand parle à Rieux de Cottard et le qualifie de « bizarre », « Grand paraissait fatigué et nerveux, se promenant de long en large, ouvrant et refermant sur la table un gros dossier rempli de feuilles

manuscrites. » Grand a l'air d'un intellectuel avec ses dictionnaires, son tableau noir et le manuscrit. Le lecteur découvre en même temps que Rieux l'univers de Grand, et d'autres personnages. Il lui explique comment il essaye d'apprendre le latin en utilisant le tableau et « à la craie bleue la partie des mots qui changeait suivant les déclinaisons et les conjugaisons, et, à la craie rouge, celle qui ne changeait jamais. » (Voici un exemple d'un verbe latin **amare** : 'aimer', **amo** 'j'aime' , **amas** 'tu aimes') Grand est un autodidacte, il a cinquante ans environ mais il ne cesse d'apprendre. Mais malheureusement, Cottard emprunte la craie rouge pour écrire « Entrez je suis pendu », ce qui se contredit avec la tentative de suicide.

Après l'arrivée du commissaire l'enquête commence. Rieux essaye de calmer Cottard et qui justifie sa tentative comme « chagrins intimes ». L'attitude de Cottard est bizarre et il a peur de la police. Il pose la question directement au docteur « — On ne peut pas toucher à un malade, à un homme qui s'est pendu, n'est-ce pas, docteur ? » Le commissaire est préoccupé aussi par la fièvre.

Le thème du suicide est un peu ridiculisé. Mais, Camus le philosophe est contre le suicide.

Dans la première partie de l'essai *Le Mythe de Sisyphe* (1942), *L'absurde et le suicide*, Camus s'interroge, si « le suicide est une solution à l'absurde. /.../ Se tuer, dans un sens, et comme au mélodrame, c'est avouer. C'est avouer qu'on est dépassé par la vie ou qu'on ne la comprend pas. » (P. 14) Camus appelle à la révolte contre le non-sens de la vie, il refuse le suicide. Le roman *La peste* est situé dans le cycle de la révolte dans les œuvres camusiennes, il montre le passage de l'absurde à la révolte.

La situation s'aggrave dans la ville et la presse garde le silence sur la mort des hommes. Les symptômes de la maladie deviennent de plus en plus difficiles à gérer par Rieux. Un nouveau personnage est présenté. « C'est le moment que choisit Castel, un confrère de Rieux, beaucoup plus âgé que lui, pour venir le voir.

— Naturellement, lui dit-il, vous savez ce que c'est, Rieux?

— J'attends le résultat des analyses.

— Moi, je le sais. Et je n'ai pas besoin d'analyses. J'ai fait une partie de ma carrière en Chine, et j'ai vu quelques cas à Paris, il y a une vingtaine d'années. »

L'expérience du Docteur Castel apporte la réponse à toutes les interrogations. Et Rieux se trouve face à la vérité de l'épidémie.

« — Oui, Castel, dit-il, c'est à peine croyable. Mais il semble bien que ce soit la peste.

Castel se leva et se dirigea vers la porte.

— Vous savez ce qu'on nous répondra, dit le vieux docteur : « Elle a disparu des pays tempérés depuis des années. » (P. 40)

Rieux prononce le mot 'peste' pour la première fois après avoir discuté avec Castel.

Le chapitre cinq (P. P. 41-44). Le docteur Rieux après avoir discuté avec le docteur Castel affronte la dureté de la situation et avoue qu'il s'agit de la peste. Il est seul chez lui devant la fenêtre pour l'espace romanesque, mais il pense à cette épidémie et va dans ses pensées jusqu'aux grandes pestes de l'histoire. Il compare la peste à la guerre, et trouve que les oranais manquent de modestie. « Le mot de « peste » venait d'être prononcé pour la première fois. A ce point du récit

qui laisse Bernard Rieux derrière sa fenêtre, on permettra au narrateur de justifier l'incertitude et la surprise du docteur, puisque, avec des nuances, sa réaction fut celle de la plupart de nos concitoyens. » (P. 41) « Il essayait de rassembler dans son esprit ce qu'il savait de cette maladie. /.../ Des chiffres flottaient dans sa mémoire et il se disait que la trentaine de grandes pestes que l'histoire a connues avait fait près de cent millions de morts. » (P. 42).

Ces informations sur l'histoire de la peste se trouvent facilement dans les encyclopédies mais ce qui est original est le fait de les mêler à la chronique du narrateur inconnu. Le monologue intérieur de Rieux « se disait » introduit l'histoire de l'épidémie.

« Le docteur se souvenait de la peste de Constantinople qui, selon Procope, avait fait dix mille victimes en un jour. » (P. 41) « A Canton, il y avait soixante-dix ans, quarante mille rats étaient morts de la peste avant que le fléau s'intéressât aux habitants. Mais, en 1871, on n'avait pas le moyen de compter les rats. » (P. 42)

Une possibilité s'offre 'peut-être' pour trouver l'année des événements curieux (194.). Le narrateur évoque la peste de Canton « il y avait soixante-dix ans », ensuite La date de 1871 est précisée. Une simple opération (1871 + 70) donne l'année de 1941. En dehors des événements du récit, et selon la biographie de Camus, *La peste* est le « Fruit d'une lente et difficile gestation à partir de 1941, le livre sort en librairie le 6 juin 1947, malgré les doutes de l'auteur, alors peu convaincu du résultat. »(<https://www.universalis.fr/encyclopedie/la-peste/>)

Quelques épidémies sont citées :

- 1- La peste de Constantinople
- 2- La peste de Chine .
- 3- La peste d'Athènes
- 4- La peste noire (1348-1352)



« le carnaval des médecins masqués pendant la Peste noire » (P. 43)

Les symptômes de la maladie sont aussi énumérés « Il fallait s'en tenir à ce qu'on savait, la stupeur et la prostration, les yeux rouges, la bouche sale, les maux de tête, les bubons, la soif terrible, le délire, les taches sur le corps, l'écartèlement intérieur, et au bout de tout cela... Au bout de tout cela, une phrase revenait au docteur Rieux, une phrase qui terminait justement dans son manuel l'énumération des symptômes : « Le poulx devient filiforme et la mort survient à l'occasion d'un mouvement insignifiant. » (P. 43) C'est un exemple du discours scientifique.

« Et le docteur Rieux, qui regardait le golfe, pensait à ces bûchers dont parle Lucrèce et que les Athéniens frappés par la maladie élevaient devant la mer. » (P. 45)

La méditation de Rieux se termine par un retour au présent « Le docteur ouvrit la fenêtre et le bruit de la ville s'enfla d'un coup. D'un atelier voisin montait le sifflement bref et répété d'une scie mécanique. Rieux se secoua. Là était la certitude, dans le travail de tous les jours. Le reste tenait à des fils et à des mouvements insignifiants, on ne pouvait s'y arrêter. L'essentiel était de bien faire son métier. » (P. 45)

Un hommage est rendu au travail comme le dit la fin du chapitre.

Le sixième chapitre (P. P. 45-49) Rieux est toujours chez lui lorsqu'arrivent Grand pour lui donner les dernières statistiques sur les décès et Cottard pour le remercier. Ils sortent ensemble, Rieux attend les résultats du laboratoire.

La description du crépuscule donne une touche de poésie au milieu de l'inquiétude. « Le crépuscule fugitif de notre pays reculait déjà devant la nuit et les premières étoiles apparaissaient dans l'horizon encore net. Quelques secondes plus tard, les lampes au-dessus des rues obscurcissent tout le ciel en s'allumant et le bruit des conversations parut monter d'un ton. (P. 46) Grand est toujours pressé pour son travail, Cottard fait confiance au docteur Rieux. Les pensées de Rieux portent sur le personnage de Joseph Grand, son portrait son travail secret. « Le docteur, ce soir-là, regardant partir l'employé, comprenait tout d'un coup ce que Grand avait voulu dire : il écrivait sans doute un livre ou quelque chose d'approchant. » (P. 48). Pour Rieux, Grand est lié à l'espoir.

Le septième chapitre (P. P. 50-53) Rieux et ses collègues essayent de convaincre le préfet de la gravité de la situation. Entre les médecins et l'administration une certaine opposition existe. Le dialogue occupe la grande partie du chapitre, comme il s'agit d'une commission sanitaire.

« — Votre pensée, dit le préfet, serait que, même s'il ne s'agissait pas de la peste, les mesures prophylactiques indiquées en temps de peste devraient cependant être appliquées.

— S'il faut absolument que j'aie une pensée, c'est en effet celle-ci.

Les médecins se consultèrent et Richard finit par dire :

— Il faut donc que nous prenions la responsabilité d'agir comme si la maladie était une peste. » (P. 53)

Le huitième chapitre (P. P. 54- 64) ressemble au deuxième, une journée du docteur, du matin jusqu'au soir. Il se déplace et rencontre des gens, mais sans précision de date. « Le lendemain de la conférence, la fièvre fit encore un petit bond. Elle passa même dans les journaux, mais sous une forme bénigne, puisqu'ils se contentèrent d'y faire quelques allusions. Le surlendemain, en tout cas, Rieux pouvait lire de petites affiches blanches que la préfecture avait fait rapidement coller dans les coins les plus discrets de la ville. Il était difficile de tirer de cette affiche la preuve que les autorités regardaient la situation en face. » (P. 54) Le récit suit l'ordre des événements mais toujours sans date, évidemment c'est le mois de mai sans précision du jour. Les mesures prises par la préfecture sont insuffisantes aux yeux de Rieux. « les affiches blanches » elles contiennent des mesures préventives. Ensuite, Grand vient lui annoncer les nouvelles statistiques, et à l'occasion ils parlent de Cottard et comment il est devenu poli après sa tentative de suicide. Il va jusqu'à emmener Grand dans des restaurants luxueux. Mais, il prend la fuite quand une marchande de tabac évoque un meurtre. Quant à l'insertion familiale, il a une sœur à qui il envoie de l'argent de temps en temps.

« **Dans l'après-midi**, Rieux eut une conférence avec Castel. Les sérums n'arrivaient pas. » (P. 58) La discussion entre les deux médecins montre leur inquiétude. Rieux cherche l'évasion dans la foule « Il entra deux fois dans des cafés pleins de monde. Lui aussi, comme Cottard, sentait un besoin de chaleur humaine. » (P. 58)

(P. P. 58-60) « **Le soir, le docteur trouva Cottard** devant la table de sa salle à manger. Quand il entra, il y avait sur la table un roman policier étalé. Mais la soirée était déjà avancée et, certainement, il devait être difficile de lire dans l'obscurité naissante. » Rieux discute avec Cottatd ensuite l'emmène dans sa voiture au centre-ville.

P. 61 « Et **vers dix heures du soir**, sa voiture arrêtée devant la maison du vieil asthmatique qu'il visitait en dernier lieu, Rieux avait de la peine à s'arracher à son siège. » Le malade semble excité par l'histoire de la maladie et pense au choléra mais Rieux réfute cette idée.

La journée du 16 avril ressemble à celle-ci qui se termine aussi par la visite du vieil asthmatique, mais ici il n'y a pas de date ! C'est le mois de mai mais sans précision de jour.

(P. P. 61-62) « **Le lendemain**, l'agence Ransdoc annonçait que les mesures préfectorales avaient été accueillies avec sérénité et que, déjà, une trentaine de malades s'étaient déclarés. » Les médecins sont de plus en plus inquiets, mais la préfecture demeure optimiste.

(P. 62) « **En trois jours**, en effet, les deux pavillons furent remplis. Richard croyait savoir qu'on allait désaffecter une école et prévoir un hôpital auxiliaire. Rieux attendait les vaccins et ouvrait les bubons. Castel retournait à ses vieux livres et faisait de longues stations à la bibliothèque. » Les trois. » Tout le monde attend les ordres du Gouvernement général.

(P. 63) « Pendant ce temps, et de toutes les banlieues environnantes, le printemps arrivait sur les marchés. Des milliers de roses se fanaient dans les corbeilles des marchands, au long des trottoirs, et leur odeur sucrée flottait dans toute la ville. » La seule indication temporelle est la saison. La description du printemps reflète la tristesse de cette époque, personne n'achète les fleurs, et provoque des sensations visuelles et olfactives. Il s'agit d'un espace ouvert qui permet à l'odeur de se répandre dans la ville.

La description des lieux est brève, en général chaque personnage est lié au lieu où il habite, comme le vieil asthmatique (P. 16), Grand (P. 36) et Cottatd, par opposition à la description minutieuse de la pension Vauquer et de ses sept pensionnaires, dans *Le Père Goriot* (1835) de Balzac, qui occupe une grande partie du roman. Pour étudier l'espace dans un roman il est nécessaire de repérer les noms des lieux, dans *La peste*, c'est la ville d'Oran et les noms de ses rues (par exemple la rue Faidherbe où habitent Grand et Cottard, la place d'Armes...). Dans *Pour lire le roman*, Goldstein explique comment « L'action romanesque est très régulièrement située. Chaque roman comporte une topographie spécifique qui lui donne sa tonalité propre. Le romancier choisit de situer action et personnages dans un espace réel, ou à l'image de la réalité. » (P. 89).

A la fin du chapitre se trouve une récapitulation des personnages : (P. 63) « Apparemment, rien n'était changé. Les tramways étaient toujours pleins aux heures de pointe, vides et sales dans la journée. Tarrou observait le petit vieux et le petit vieux crachait sur les chats. Grand rentrait tous les soirs chez lui pour son mystérieux travail. Cottard tournait en rond et M. Othon, le juge d'instruction, conduisait toujours sa ménagerie. Le vieil asthmatique transvasait ses pois et l'on rencontrait parfois le journaliste Rambert, l'air tranquille et intéressé. Le soir, la même foule emplissait les rues et les queues s'allongeaient devant les cinémas. Les oranais poursuivent leur vie comme d'habitude.

(P. 64) « Le jour où le chiffre des morts atteignit de nouveau la trentaine, Bernard Rieux regardait la dépêche officielle que le préfet lui avait tendue en disant : « Ils ont eu peur. » La dépêche portait : « Déclarez l'état de peste. Fermez la ville. »

Après l'attente et l'insistance des médecins, la ville est fermée officiellement. Elle est isolée du monde. Tous les personnages sont face au même fléau, et la question qui se pose comment ils vont l'affronter ? Qu'est-ce qu'il va apporter à chacun d'eux ? Quelles sont les conséquences de la peste sur la ville et ses habitants ? Qui sera atteint ? Qui sera guéri ? Qui mourra ? Qui aidera les malades ? Qui profitera de la situation ? La suite du récit apportera réponse à toutes ses questions. (Relire la première partie. Lire la deuxième partie pour le jeudi 16 avril)

"Continuer à lire des romans "Jean-Marie Gustave Le Clézio le Nobel de littérature 2008 déjà vu dans le cours du 12 mars 2020)

Bon courage